



À propos de Mémoires du jardin retrouvé

Il serait question de mémoire. Pourtant tout y est fuite, évanescence, chute, dispersion, poudroie-ment, toutes choses évoquées sous le signe de la fragilité, du périssable, de l'éphémère. Par ailleurs, l'image du jardin n'est-elle pas toujours euphémisation du Paradis? Paradis perdu, paradis retrouvé, *vert paradis des amours enfantines ...*, tout, dans le jardin, dit le goût du bonheur, la jouissance de la chair, la prodigalité de la plante, la profusion des émois. Ce tout promis à la perte, à la disparition, à l'oubli. Mais qu'en est-il du jardin de Mimi Lépine présenté ici en 21 tableaux?

D'abord, le paysage ramené à quelques corolles, quelques tiges emmêlées, des froissements de feuilles bercées ensemble dans le mouvement du geste qui les trace, les lisse. L'invisible y serait caché par le visible. Fleur, écran des souvenirs, paravent de l'aube, effacement des profondeurs pour vivre à la surface des pétales, leur douceur et suavité. Voluptueux, le jardin de Mimi nous entraîne dans la sensation pure. La lumière des impressionnistes n'aurait pas fait autant d'éclats, de lueurs mouvantes et changeantes, aux reflets démultipliés. Dans une approche toute intuitive, se révèle une passion de la couleur, ici vibrante, là mordorée. Vision cinématographique ou vision microscopique, des gros plans s'attardent sur des corolles, étalées en arrondis et vagues, aux tonalités pâlisant sur les pourtours, toutes en mouvements virevoltants dans ces réceptacles ouverts. Fleurs et non-fleurs se reconnaissent et s'emmêlent, car ce n'est pas dans l'oeil qu'elles se voient, à moins que tout le corps ne soit œil. Les gestes de lier, délier s'accomplissent pour aménager des passages, des bordures, des limites feintes, car tout déborde enfin dans cette abondance, cette profusion, tel un morceau de nature étalé sans retenue.

Ravissement, expérience de la chute ou encore du vol quand toute forme étale, toute tache, tout trait flotte dans un espace indéfini, sans repères terrestres, directionnels. Les forces plastiques y rejoignent les forces organiques, ces poussées de croissance où les matières, les masses passent de la non-forme à la forme. Cela nous renvoie-t-il pas à la courbe croissante du baroque qui orne les corolles devenues conquies, les pétales devenus coquillages, dans un renversement où terre et mer se font écho. La clôture de la forme, de l'espace, n'est là qu'imaginaire, pressentie, dans la limite du cadre du tableau, contenant les effluves, les germinations, l'étalement des taches, la coulée des liquides. Parfois, ailleurs, l'œil nous entraîne dans des bosquets variés où alternent tiges et pétales froissées, irisées,

vaporeuses, et les contours s'effacent, les tons s'emmêlent les uns aux autres, les surfaces s'interpénètrent et leurs peaux fines, subtiles, s'effleurent dans des jeux sensuels, où l'on sent bien que la chair exulte. Pur plaisir, pur bonheur d'où la censure serait non seulement bannie, mais inconnue. Le temps s'engouffre dans la délicatesse, le charme, la sensation vive d'un instant à cueillir, à savourer, à saturer à l'extrême quand «la matière chante». Un *présent immanquable* est contenu dans ces replis végétaux, illusions peintes, d'une inclination vraie pourtant, ce *pli de l'âme*. Ainsi, Deleuze nous soufflerait à l'oreille cette pensée de Leibnitz sur le pli intérieur formatif, où des proto-formes sont à l'image de ces plis organiques intérieurs, dans leur mouvement de contraction-dilatation, de compression-explosion. Dans une pensée ainsi non géométrique mais organique, le cercle ferait place à la courbure du concave-convexe, où l'étalement de la tache, de la lumière, des textures se fait aussi étirement, retournement. Le jardin ici déployé ne serait-il pas la manifestation, le prolongement de cette « âme ... pleine de plis », où sont venus se déposer des images oubliées, une mémoire du cœur, un récit de la chair.

Quand des échappées de ciel se devinent au-dessus des bouquets, elles se parent des reflets de coraline et de nacre, et on a du mal à les reconnaître pour ce qu'elles ne sont plus. Ces fleurs informelles, mouvantes, animées de souffles, on se prend tout à coup à craindre qu'elles ne se fanent, dans la fragilité de leur matière, dans l'éphémérité de leur lumière, dans le parfait inachevé de leurs lignes disparaissantes. Temps suspendu! Éblouissement de la peinture pure qui, par ailleurs, n'est ni jeu innocent, ni perte, ni trou de mémoire, puisque le cœur s'y construit, la souvenance s'y enfouit, et y luit le salut, hors terre, hors temps. S'il y a du symbole, il y aura aussi de la pensée, car *le sujet peignant* ne se divise pas en parcelles. Il s'accomplit tout entier dans le geste instinctif d'inscription, ou le geste mesuré de composition. La peinture, pensée construite, est aussi libération, magie, qui participe de cette organisation cosmique des espèces. La peinture luxuriante, dans son inutilité apparente, n'est-elle pas, à l'image du jardin, régie par l'éphémère, pur surgissement d'un acte de la nature, qui vit et vibre. Temps répétitif des saisons, des cycles mémoriels où, chaque fois, inévitablement, quelque chose se dépose et repose.

Françoise Le Gris
Professeure d'histoire de l'art, UQAM